



l'épuisement

La Nouvelle

Numéro 06 - juin 2024



Un premier essai suivi d'un autre ?

La Nouvelle a invité les abonnés à sa lettre d'information hebdomadaire à composer des textes originaux sur le thème de l'épuisement. Onze auteurs ont présenté leur création, soumise aux avis des autres abonnés ; car là était l'originalité de la formule en trois temps : adresser son texte, recevoir les commentaires et présenter une version définitive.

L'équipe attendait de zéro à quarante nouvelles... autrement dit, elle ne savait pas où elle mettait les pieds. La onzième nouvelle reçue a été bien vite éliminée ; les organisateurs s'étaient engagés à sélectionner les textes, même si l'un d'entre eux méritait quelques corrections de fond ou de forme. Là, les fautes d'orthographe ont vite dérouté : à *l'abris des voleurs*, dès la deuxième ligne et *le soutien des soupes populaires* aussitôt après ! Le fond ne sauvait pas la forme ; le texte a été reçu comme une galéjade plaisante et **La Nouvelle** remercie son auteur, qu'elle félicite pour son humour.

La deuxième surprise est venue de la diversité des utilisations du thème. Pas besoin de détailler, la lecture des nouvelles en montre l'étendue.

La dernière surprise a le goût amer d'un regret. Un auteur n'a pas retourné sa version définitive ; dès lors, la présente revue ne contient que neuf des dix textes soumis à l'avis des abonnés. Un raté ou un oubli ? Que l'auteur sache qu'il est toujours bienvenu à **La Nouvelle**.

Quant aux retombées, elles ont dépassé les espérances des initiateurs.

— *J'ai pris connaissance de vos avis avec grand intérêt.*

— *J'ai trouvé les retours sur mon texte riches d'enseignement.*

— *Un très grand merci à l'équipe de la Nouvelle, et aux autres auteurs, pour ces conseils et commentaires.*

N'en jetez plus.

Commenter un texte est un acte d'entraide entre auteurs, comme se pencher au-dessus de son épaule. Un lecteur a même avoué : *Je me suis rendu compte que l'exercice du commentaire était très exigeant et très compliqué. Je mesure encore plus la qualité de vos analyses.*

Devant ces mots enthousiastes. **La Nouvelle** songe à la prochaine fournée, elle réfléchit au calendrier et au thème. Comme dans les feuillets, elle adopte la formule de conclusion : *suite à venir...*

Nos abonnés adultes

Le site de **La Nouvelle** connaît une évolution encourageante. Près de cent visiteurs passent chaque jour, trois mille par mois, inespéré !

Comme nous ne surveillons pas les compteurs détaillés, impossible de dire quelles sont les pages les plus visitées, les rubriques les plus consultées. Nous évitons la tentation de rédiger des textes pour plaire et faire monter la fréquentation, publier des communiqués lus cent fois pour satisfaire des amis ou remplir les colonnes. Nous nous offrons le luxe de tenir des propos personnels et lire les ouvrages commentés !

De plus, nous scrutons avec attention les messages reçus ; ceux-ci évoquent plus souvent votre souhait d'être visibles que les articles publiés. La conclusion est simple : nous pouvons compter sur vous, non en chroniqueurs ou informateurs, mais en auteurs ; nous devons imaginer les moyens de vous montrer, sans autre enjeu que la convivialité. Ni complaisance ni commerce.

L'équipe de **La Nouvelle** réfléchit – souvent autour d'agapes, élucubre des incongruités et vous épargne les plus mal ficelées. Parmi ces inventions, le dernier concours a reçu un bel écho et son renouvellement est envisagé.

En mai, une autre initiative a vu le jour. Chaque lettre hebdo se terminait jusqu'alors par une *nouvellette*, récit de moins de 1 000 caractères. Ces créations ont composé le numéro 5 de la revue avec les brefs récits de fin d'année.

Jusqu'à présent, les publications du samedi restaient entre abonnés. Pour élargir la diffusion aux visiteurs du site, une rubrique a été créée et baptisée d'une proposition reçue : *nouvelle éclair*. Encore un accord de français écorché, diront les esprits chagrins ! Oui, mais il présente l'avantage d'unir la forme de textes attendus, leur brièveté et un arrière-goût de gourmandise... on en revient aux agapes !

Participer aux concours et voir son texte à la une du site sont réservés aux abonnés à la lettre, avec le souci de limiter nos interlocuteurs. Les précédents concours avaient amené jusqu'à six fois plus de textes, six fois plus de travail pour la petite équipe et trois fois plus de désagrément, car les abonnés se montrent de véritables amateurs, prêts à partager (le dernier concours le démontre) et à œuvrer au soutien pour le format court, sans tromperie sur la gloire.

Jean-Patrick Beaufreton

Publication de l'Association *La Piterne*

Directeur de publication : Jean-Patrick Beaufreton

Illustrations issues de Pixabay.com

ISSN : 2969-5988

Sur les genoux

Ce matin, Maïté et Jojo débarquent passer leur mercredi dans la maison et le jardin des grands-parents. Ce jour-là, Papy change ses habitudes : il prend son petit-déjeuner re-quinquant, mais il écarte la séance de gym douce et renonce à la journée pleine d'activités tranquilles. Mamy continue de profiter de la vie, grâce à des plaisirs simples comme se promener jusqu'au marché ou siroter un café qu'elle regarde refroidir, mais elle a sauvé le temps de sa toilette de jeune fille coquette. Mamy et Papy sont deux êtres différents ; ils gardent le secret de leur rencontre et de leur affection de plus d'un demi-siècle, sans l'amorce d'un heurt, sans l'écho d'un reproche. Ils sont connus pour leur tendresse, tant l'un envers l'autre qu'au profit de leur entourage ; ils donnent du bonheur à leurs proches et à ceux qui les rencontrent.

Ce mercredi-là ressemble à tous les mercredis depuis que Maïté et Jojo sont en âge de fréquenter l'école ; auparavant, Mamy et Papy travaillaient et une nounou dorlotait les deux enfants... ce naguère n'a plus cours maintenant, car les nounous ne s'occupent que des bébés.

La maison accueille le frère et la sœur, qui foncent vers le coffre, en sortent les jouets qui achèvent leur sieste de sept jours, les étalent dans le salon, les dressent en pile jusqu'à ce qu'un désaccord inexplicable les renverse. Aussitôt des cris s'élèvent, s'amplifiant par *rinforzandos* progressifs, à qui va avoir le plus tonitruant débit. Maïté se met à hurler avec de vigoureuses lamentations, Jojo réplique dans un braillement digne de rendre un yodel au-dessus des sommets alpins plus discret qu'un menuet.

Le tohu-bohu provoque une mise au point autoritaire de Papy :

— Vous me cassez les oreilles ; elles ont tenu 68 ans et vous les brisez en trois minutes.

L'effet est immédiat : garde à vous et petit doigt sur la couture du pantalon. Les choses rentrent dans l'ordre. Est-ce une trêve passagère ou une entente cordiale ?

Quelques instants de silence bercent la maisonnée. Mamy est heureuse : Minou, caché dans le jardin, montre son museau et quémande une caresse. Maïté l'aperçoit et tient à le dorloter ; Jojo, envieux d'une telle faveur, réclame que le chat lui soit confié. Le partage est considéré par Maïté comme un abandon, elle refuse une telle ignominie en faveur d'un brailleur jaloux, qui redit avec assurance sa volonté de devenir l'unique dépositaire du félin :

— Tu me le donnes...



— T'es pas capable de t'en occuper.

— C'est à mon tour. C'est toujours toi qui l'as...

Les propos prennent la forme d'un pugilat où les décibels remplacent les arguments. La querelle s'anime, les paroles se transforment en criaileries aiguës. Minou s'agite, se tortille et se démène tant qu'il retourne ventre à terre vers le jardin, où il disparaît pour le restant de la journée. À croire que la sagesse animale reconnaît les chicanes humaines et s'en protège.

— C'est pas bientôt fini ! tonitrua Papy, apparu entre deux invectives.

Nouveau retour au calme, nouveau sourire de Mamy qui pardonne les turpitudes de l'enfance.

Par précaution, les adversaires sont séparés. Ils connaîtront un moment avec des activités distinctes : les « hommes » dans le garage et les « femmes » dans la cuisine. Pour ne plus transmettre les divisions séculaires, les parents ont souligné moult fois leur souhait que Jojo participe aux tâches ménagères et que Maïté apprenne les rudiments du dépannage domestique. Anciens militants d'une pédagogie éclairée, Mamy et Papy ont approuvé ce précepte : Papy veille que le tournevis soit aussi souvent entre les mains de l'un et de l'autre, Mamy confie tour à tour le fouet et la cuillère aux deux petits-enfants. Mais là, l'un confiné dans un coin et l'autre ailleurs, il serait injuste de mener des activités « genrées », comme on dit de nos jours.

Il ne reste qu'à tirer une leçon des circonstances, raconter un semblant de souvenir conciliateur ou professer une espèce de morale. Nul aïeul n'a le cœur à ce genre d'ouvrage et nul descendant n'a envie d'entendre ces sornettes. Le silence encombre les deux bouts de la maison, jusqu'à l'instant où les grands-parents renoncent aux fonctions de matons qui leur pèsent et réunissent les deux gamins :

— Tu joues avec ta sœur. Sois gentil avec elle.

De l'autre côté du logis, le discours similaire est chanté au masculin.

Dans le salon, des paroles de conciliation charment les tympans âgés :

— Tu veux la voiture.

— Non, je veux la balle.

— Moi, je te donne la voiture.

— Oui, mais je veux la balle.

— Non, la balle, c'est pour moi.

Petit à petit, le ton s'amplifie. La voiture renonce à trouver preneur ; la balle se mue en pomme de discorde. Caprices et exigences retrouvent leur royaume. Invectives et gronderies les accompagnent. Apostrophes et claques forment le régiment mobilisé à la rescousse. Après quelques crescendo inharmonieux, le roulement des cymbales remplace le gazouillis espéré par l'antique génération.

— Tu me la donnes.

— Non, c'est à moi.

Les voix deviennent des hurlements, les voisins ameutés tendent l'oreille et sourient par-dessus la haie à Mamy désolée et à Papy levant les bras au ciel.

— Puisque c'est comme ça, vous allez m'aider à préparer la table.

Mamy présente son protocole d'armistice, éliminant toute négociation préalable. Le traité stipule que l'aînée pose les assiettes et le cadet dispose les couverts. La répartition des tâches ne convient à aucun, les belligérants sont unanimes et clament qu'elles reviennent chaque semaine, identiques en tous points :

— À la maison, papa et maman, ils changent, eux.

— Ouais, je leur dirai. Parce que c'est pas juste.

— La dernière fois, c'est encore moi qui mettais les serviettes.

— Et j'ai jamais le droit de toucher les couteaux.

La paisible entraide souhaitée s'affiche discriminatoire et inégalitaire, l'exemple même de l'éducation d'un autre temps, marquée d'une distinction surannée que Mamy et Papy ont cru combattre dans leurs années de jeunes parents. Ils se sentent diminués, mis en cause et finissent par se considérer un tantinet coupables. Estimant le coup rude et la sanction méritée, ils tentent d'atténuer les clauses :

— Je vais la mettre, moi, la table... Laissez-moi faire.

La tempérance de Papy provoque de nouvelles revendications, car sa clémence paraît meilleure à l'un qu'à l'autre, et, pour être précis : toujours plus favorable à l'autre et jamais à soi-même. En déchargeant les adversaires de leurs obligations, il privilégie un protagoniste au détriment de son adversaire.

— C'est pas bientôt fini, vitupère le patriarche. Je vais en prendre un pour taper sur l'autre, lance-t-il à bout d'idées pacifiques.

Les deux têtes se baissent, elles ruminent en leur for intérieur.

Papy décrète un repas silencieux. À la moindre amorce de phrase, il rappelle la règle monacale. Le service s'opère par mimes, les regards implorants de Mamy n'y changent rien, le cardinal Papy se montre intransigeant :

— Dura lex, sed lex, ressasse-t-il dans une langue de son âge qui ne signifie rien dans l'oreille des jeunes.

Le temps calme, qui prolonge d'ordinaire le déjeuner et remplace la sieste, dure, dure ; il s'éternise presque jusqu'au goûter. Là, les mots redeviennent autorisés, à la seule condition qu'ils restent aimables et chuchotés. La fin de journée s'étire en une partie de dominos, arbitrée par Papy. Il accepte que Maïté gagne la première distribution, mais aide Jojo à remporter la suivante.

— C'est pas drôle, ose la grande sœur.

— C'est ça ou rien, tranche le juge partial, réfutant toute plaidoirie.

Quand Maman vient chercher sa progéniture, elle s'étonne de l'atmosphère plombée qui pèse dès l'entrée.

— Ils nous ont tués, déplore Mamy.

— Rincés, lessivés, vidés, ajoute Papy dans un soupir époumoné.

— Vous n'avez pas été sages ? se désole la mère.

— C'est Jojo...

— Non, c'est elle.

— Ce sont les deux, tranche Papy dans un grondement de colère sourde.

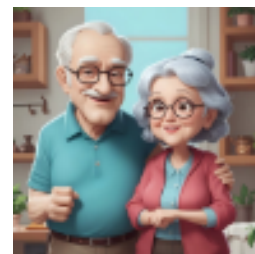
Les explications confuses n'apportent rien de clair ni de probant : Mamy et Papy ont perdu leur patience et se plaignent des oreilles broyées, alors qu'elles n'ont pas changé de formes ; Maïté et Jojo ont voulu jouer aux cubes, mais le chat s'est enfui ; les grands-parents souhaitent le prochain mercredi calme ; les petits-enfants le promettent.

La porte se ferme après les bisous habituels et rassurants.

Une fois la quiétude réparée entre les murs, Minou pointe le bout du nez. Papy se pose dans le fauteuil et bâille comme un hippopotame :

— Je prendrais bien un petit apéro, moi. Tout ce silence m'a mis sur les genoux !

Robert Faune



Merci à tous les participants

Une course à pied dans les bois ? Non mais franchement, quelle idée ! Mon institutrice de CM2, Madame Primevère, a inscrit ses 31 élèves à cette épreuve avec d'autres écoles du canton. Elle est prévue le lundi 21 juin 2004, le jour de l'été. Je suis ce qu'on appelle une bonne élève, studieuse, appliquée et obéissante. Par contre, j'ai deux défauts ! Je suis bavarde et je n'aime pas trop le sport. Alors, l'idée de participer à cette course ne m'enchante pas, mais, de toute façon, je n'ai pas le choix, cette activité est obligatoire.

Je rentre de l'école et je dis à maman que je n'ai pas envie d'aller courir dans les bois. Elle me répond que, envie ou pas, je devrais y aller. Maman ne sera pas mon alliée sur ce coup-là. Quant à papa, marathonien averti, ce n'est même pas la peine que je lui en parle. Quelle barbe !

Je tente le tout pour le tout et j'explique à ma mère que mon problème au genou me gêne pour courir :

— Tu sais que ma rotule fait n'importe quoi et quand je force, elle me fait mal.

Maman me répond :

— Je sais bien Adèle, mais ce n'est pas ça qui t'empêchera de courir.

Bref, à 10 ans, je ne fais pas le poids face à des parents qui ne comprennent rien. Même le docteur, habituellement si gentil, a précisé que je n'avais aucun empêchement à la pratique d'activités sportives, bien au contraire.

Le matin du 21 juin, je me réveille un peu bougon. Inutile de traîner dans l'espoir de rater le car : ma mère s'est inscrite pour faire partie des organisateurs et m'emmène avec sa voiture. J'enfile mon short, mon tee-shirt et mes baskets.



La journée est annoncée très chaude, mais le parcours ombragé. Il a été dessiné dans le parc du château de Méréville, dans l'Essonne. Sa façade est encore belle, mais à l'intérieur, il n'y a plus rien, car la toiture s'est effondrée durant la guerre de 39-45. Derrière les murs, c'est le néant. Ce qui fait l'attrait de cet endroit, ce sont les jardins paysagers et le parc de 58 hectares, parsemés de prairies, de faux rochers, de vraies cascades et de sous-bois.

Lorsque nous arrivons, la fanfare de Méréville nous accueille au son de ses musiques rythmées. La ligne de départ, la même que l'arrivée, est décorée de guirlandes et de ballons de toutes les couleurs. Des stands sont installés pour la distribution aux sportifs de boissons et de gâteaux préparés par les parents. Mon institutrice est en tenue de sport, cela me change de la voir habillée ainsi, elle qui porte le plus souvent des robes à fleurs et des talons hauts !

Une demi-heure plus tard, il est demandé aux enfants de s'installer sur la ligne de départ. Je m'y rends sans trop me presser alors que le soleil nous envoie la chaleur de ses rayons. Les autres élèves sont survoltés à l'idée de s'élancer dans cette bataille sportive. Grand bien leur fasse !

Le maire de Méréville prend le micro et nous félicite pour notre participation. Il nous souhaite bon courage et une belle course. Bla, bla, bla... cause toujours !

Un coup de sifflet et le groupe démarre. Les premières lignes se la jouent au sprint, malgré les consignes qui précisent de ne pas courir dès le début afin de ne pas se fatiguer trop vite.

Madame Primevère a décidé de faire une partie de l'épreuve avec ses élèves, mais elle s'arrêtera aux stands de ravitaillement installés sur les quatre kilomètres du parcours pour distribuer l'eau et les petits gâteaux.

J'entame la partie la plus ensoleillée. Des gouttes de sueur coulent le long de mes joues. Une douleur me titille au niveau du genou gauche. Je préfère ne pas y penser dans l'espoir qu'elle passe rapidement. Les jardins sont éclatants de roses, marguerites, coquelicots, bleuets... toute une panoplie de couleurs et d'odeurs aguichantes. « Concentre-toi, Adèle, tu viens juste de commencer » ma petite voix me rappelle à l'ordre !

Après la dernière courbe, je pénètre dans le sous-bois. Je suis accompagnée d'une dizaine d'élèves qui courent à peine plus vite que moi. La majorité des deux cents enfants est loin devant, dans l'espoir de finir vainqueur de cette épreuve. Le soleil ne filtre pas à travers les arbres et l'ombre me fait du bien. Je commence à fatiguer, mais je n'ai pas fait un quart du trajet.

J'arrive sur un stand de boissons, j'en profite pour boire un verre d'eau fraîche. Madame Primevère nous encourage et reprend sa course à notre arrivée. Déjà, je ne vois plus qu'un point à travers les allées ; un virage et elle disparaît. De mon petit groupe, nous ne sommes plus que quatre. Les six autres ne se sont pas arrêtés au stand.

Je cours, mais je m'épuise. Je n'ai aucune endurance et mon genou me fait souffrir à chaque foulée. Je me vois contrainte de ralentir.

Mes trois derniers comparses finissent par me semer. Heureusement que le parcours est balisé parce qu'il y a plusieurs bifurcations dans les bois ; il ne manquerait plus que je me perde !

Je cours depuis plus d'une demi-heure et ma douleur au genou m'inquiète. Elle s'amplifie et devient bientôt insupportable. J'approche de la ligne finale, car j'entends des cris au loin. Je m'autofélicite de ma performance jusque-là. Je me rassure du mieux que je peux.

Le terrain est miné par des trous, des bosses, des racines. Quelques flaques d'eau stagnent depuis l'orage de dimanche. Au loin, j'aperçois un nouveau stand de ravitaillement. Je vais pouvoir me reposer un peu.

Je prends un verre d'eau fraîche et le savoure doucement. Madame Primevère me dit que je ne dois pas m'arrêter, car, plus longue sera la pause, plus il me sera difficile de reprendre. Elle m'enjoint de repartir en petite foulée. De son côté, elle part rapidement et son image s'évanouit dans les méandres du parcours.

Je pense qu'il reste moins d'un kilomètre. Vivement que cette course se termine !

Sous un amas de feuilles, je ne vois pas un trou et mon pied bascule. Je perds l'équilibre et finis à terre, sur une branche. Mon genou n'avait pas besoin de ça. Je me relève péniblement, mais cette fois, ma jambe ne me suit plus !

J'ai l'impression que ma rotule a lâché dans cette chute. Une immense douleur m'envahit. Mais que faire ? Je ne peux pas abandonner, je suis obligée de continuer à avancer sinon, je finirai ma vie dans les bois ! Je reprends d'un rythme saccadé. Mon seul espoir est de finir au plus vite cette épreuve qui n'est pas faite pour moi. Je grimace à chaque pas.

Pendant ce temps, les premiers élèves ont fini l'épreuve. Le gagnant est un garçon de 12 ans, grand sportif, habitué à la course à pied. Il est ovationné comme il se doit par le public. Les enfants franchissent les uns après les autres la ligne d'arrivée, félicités par les musiques dynamiques de la fanfare Mérévilloise.

Voilà plus de quinze minutes que les derniers coureurs sont arrivés, fatigués, mais fiers de leur exploit.

Dans la cour du château, ma mère s'inquiète, car elle ne m'a pas vue passer la ligne finale.

Les lieux commencent à se vider, les stands remballent leurs marchandises ; les élèves doivent être revenus dans leur école pour midi au plus tard. Pas le temps de flâner.

Au micro, le maire fait une annonce.

— Merci à tous pour votre participation ! Merci aux enfants, mais également aux organisateurs, aux instituteurs, aux parents et au Domaine de Méréville pour cette magnifique matinée sportive.

Maman commence à paniquer, car elle ne me voit toujours pas. Elle se rapproche du maire et l'informe qu'il manque au moins une élève. Il lui dit qu'elle a dû me rater sur la ligne et que je dois être devant un stand. Ma mère n'a pas vu Madame Primevère non plus et ne sait pas comment intervenir. Le maire s'apprête à poser le micro lorsque deux silhouettes apparaissent à l'orée du bois, une grande et une petite :

— Adèle ! s'exclame ma mère. C'est ma fille !

Le Maire rallume le micro et interpelle la foule encore présente :

— Je veux un tonnerre d'applaudissements pour Adèle et un maximum d'encouragements !

Je suis *rouge tomate*, mon visage est crispé par la douleur, et j'avance si doucement qu'on pourrait croire que je fais du *sur place*. Mon institutrice me motive à chaque pas pour que je ne m'écroule pas. Je suis en nage et par suite de ma chute, mon genou gauche est en sang.

Dans les yeux des spectateurs, je vois qu'ils compatissent à la souffrance que j'endure.

Enthousiasmée par les propos du maire, la foule scande : « Allez Adèle ! Allez Adèle ! »

Ils applaudissent, sifflent, tapent dans leurs mains et lancent des « Bravo Adèle ! » à tout-va.

Cette fin de course est sensationnelle.

Boostée par les félicitations du public, je finis par en oublier ma douleur. Un immense sourire se fige sur mes

lèvres et des larmes de joie coulent sur mes joues. La ligne d'arrivée n'est plus qu'à une dizaine de mètres. Encore quelques foulées, trois, deux, une... « Bravo Adèle ! » scande la foule.

La course est enfin terminée et, au lieu de finir honteusement dernière, je suis portée aux nues par quelques papas qui me soulèvent de terre sous d'innombrables acclamations. Je suis ovationnée par la foule et Madame Primevère.



Dans le bois, mon institutrice ne m'avait pas vue parmi les derniers coureurs. Elle avait fait demi-tour pour venir à ma rencontre et me permettre de finir l'épreuve. Sans elle, je serais peut-être encore dans les bois à attendre un hypothétique sauveur.

Il reste une médaille, commandée en trop ; le maire décide de me la décerner pour mon courage et ma ténacité. Ma mère se faufile parmi les spectateurs et m'embrasse une fois reposée au sol :

— Bravo ma fille, quelle belle course !

— Maman, je suis claquée, éreintée, vidée, épuisée, mais c'est la plus belle course de toute ma vie ! C'est la première fois, et sûrement la dernière, que je suis applaudie à une compétition. Alors, même si mon genou va exploser, tellement il me fait mal, je suis super heureuse !

— C'est papa qui va être content !

Je glisse à maman sur le chemin du retour :

— On n'est pas obligées de tout lui dire. Je ramène une médaille, c'est ce qui compte, n'est-ce pas ?

Laurence Piera



Le septième jour

J'avais fait cinquante kilomètres de route pour me retrouver dans cette salle d'attente, exiguë, surchauffée, remplie d'une dizaine de patients. Au milieu de la pièce défraîchie, une table basse était envahie par un amoncellement de magazines froissés, en vrac, maculés de traces de doigts, qui semblaient dater du siècle dernier. La chaleur irrespirable, l'hygiène approximative et le voisinage des autres patients, se rajoutaient à l'atmosphère anxiogène. Des miasmes invisibles et maléfiques paraissaient s'épanouir dans l'air ambiant. Mon seul réconfort, c'était qu'ici, dans ce village, personne ne me connaissait. Je m'efforçais quand même de ne croiser le regard de personne. Je tentais de me concentrer sur ma respiration, sans réel succès. Mon esprit ne tardait pas à vagabonder sur les terrains marécageux de mes ruminations. L'attente se prolongeait, accentuant ce sentiment grandissant d'oppression, qui ne me quittait plus depuis plusieurs mois. Le médecin avait déjà plus d'une heure trente de retard. Quand il raccompagnait son patient pour venir accueillir le suivant, il se dégageait de sa personne une bonhomie joviale et familière. Il tutoyait tout le monde, portait une chemise fleurie, un pantalon ample de couleur vert anis et des sandales en cuir. Quand il vint me chercher, sa poignée de main et son regard chaleureux me donnèrent l'impression d'une intimité confraternelle.



À peine entré dans son cabinet, inondé de lumière, dont les fenêtres grand-ouvertes avaient vue sur les montagnes lointaines, il entama la conversation sans ambages :

— Assieds-toi et dis-moi quel vent t'amène ?

— Tout d'abord, je tiens à vous dire que vous êtes le premier médecin que je vois depuis mon adolescence et j'aimerais bien d'ailleurs que vous puissiez être mon médecin traitant.

— Alors, tu peux commencer par me tutoyer pour prendre de l'avance avant que nous ne devenions de

vieilles connaissances, me répondit-il de sa voix riieuse.

Bien que surpris par ce ton décalé et cette cordialité désinvolte, je me détendais peu à peu, et je sentais qu'en moi, malgré mes réticences, des blocages subtils étaient en train de se déverrouiller.

— Allez, lance-toi, dis-moi ce qui te taraude, car je vois bien à ton front plissé, à ton teint gris et à tes yeux rougis, qu'il y a quelque chose qui fermente en toi et qui t'éreinte.

— C'est vrai. Je suis au bout de mon rouleau. Je n'en peux plus. Je ne dors plus, ou très peu. Quand je réussis à m'endormir, je ne tarde pas à faire des cauchemars. Je fais des crises d'angoisse. J'ai souvent des nausées et je souffre de maux de tête presque continuels. Et depuis quelque temps, je suis sujet à des malaises. Avant-hier encore, je me suis évanoui en me levant de mon siège. Par chance, je suis tombé sur mon épaule. Elle est bleue et jaune, et me fait un peu mal, mais rien de grave. Non, ce qui me préoccupe le plus, ce sont mes colères. Au début, j'étais simplement irritable et je bougonnais tout le temps, maintenant, il n'y a pas un jour où je ne rentre pas dans des fureurs incontrôlables. Ce n'est pas moi. Avant, je n'étais que calme, douceur, bienveillance.

— Avant quoi ?

— Avant que je ne me sente submergé, inutile, incompetent. Je n'arrive plus à tout faire. Il y a trop de choses à faire. Je me sens impuissant. J'ai beau donner tout ce que je peux, réduire mes temps de pause, je n'y parviens pas. On nous en demande toujours plus.

— As-tu déjà songé à en parler avant moi ? As-tu déjà songé à demander de l'aide ?

— Non, c'est la première fois que j'en parle. C'est un peu comme une maladie honteuse. J'avais peur d'être raillé, jugé, déclassé par mes confrères. En plus, nos supérieurs ne sont pas très enclins à l'écoute en dépit de ce qu'ils affirment. Je peux vous dire que les marques de reconnaissance sont rares, pour ne pas dire inexistantes. Les relations sont plutôt tendues.

— Je peux TE dire. N'oublie pas de me tutoyer. Comment se manifestent ces tensions avec ta hiérarchie ?

— Ce sont surtout des non-dits, mais aussi quelquefois des remarques désobligeantes sur mes résultats. Quoi qu'on en dise, chez nous aussi, on est gangrené par la culture de la performance. Tout ça, je ne le supporte plus. Je suis épuisé, lessivé, rincé, à bout de nerfs. C'est pour ça que je suis venu. Je suis si près de craquer, de commettre l'irréparable. Je ne résiste plus au poids de toute cette colère, de toutes ces impuissances accumulées. Il y a aussi cette frustration intolérable devant l'ampleur de ma mission que je ne parviens plus à assumer, face à ces souffrances que je prends en pleine face sans plus pouvoir les endurer. Pour me protéger, je me suis endurci en surface, jusqu'à devenir un bloc de glace inerte.

Désormais les gens me trouvent cassant, insensible. Alors qu'en moi, bouillonnent les sentiments contradictoires, l'impulsion de venir aux autres et celle de m'en prémunir. Le malheur des autres, leurs douleurs me dévastent. Je me mets à leur place, je ressens ce qu'ils ressentent au plus profond de moi. Tous leurs maux deviennent miens, infusent en moi leurs poisons létaux, et je ne réussis plus à m'accommoder de cette épreuve. Je doute de moi, de la force de mes engagements. Mes épaules, mon cou, mon dos sont endoloris, lestés par cette chape perpétuelle du doute.

— Je crois que ton job et ta détresse empathique t'ont mené à ce qu'on appelle un burn-out. Mais quels sont ces gens pour qui tu t'investis tant et dont tu absorbes toute la souffrance ?

— Ce sont mes paroissiens. Et tous ceux que je croise dans les missions de ma paroisse rurale, qui ne compte pas moins d'une vingtaine de clochers. On dit du curé qu'il a charge d'âmes, *cura animarum*, et c'est bien cette charge qui me fait ployer, en plus de tout le reste et de l'indifférence de mon évêque. J'ai honte de ma défaillance, de ma vulnérabilité, c'est d'ailleurs pour ça que je suis venu ici, loin des regards, loin du jugement de mes ouailles. Je n'en peux vraiment plus. Cette dévotion, ce dévouement, cette piété sont en train de me tuer.

— Je comprends, mais la piété dont tu parles, il faudrait que tu commences à la tourner un peu vers toi. Si tu n'as pas de compassion pour toi, tu te privas de ta plus belle énergie. La ferveur, l'empathie, sans la juste distance, peuvent briser, anéantir. Tu ne prends que la noirceur sans pouvoir la changer en lumière. Tiens, voilà que je mets à causer comme un prédicateur.

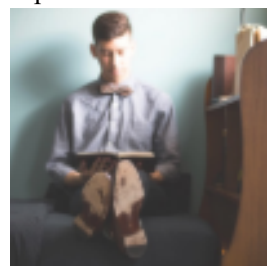
— Être pieux, c'est ma nature ; ou plutôt, c'est devenu ma nature. Ils m'ont tellement seriné, durant mes années de formation, avec l'importance du don de soi. Là, je n'ai plus rien à donner.

— Sans vouloir jouer avec les mots, j'attire ton attention sur l'adverbe du mot *pieux* : *pieusement*. N'est-ce point l'anagramme du mot *épuisement* ? N'est-ce pas cette piété inconditionnelle, sans trêve, sans sas de décompression, qui t'ont conduit à cette détresse, à ce fameux syndrome d'épuisement professionnel. Même ton Dieu, si fort et omnipotent, a dû se reposer le septième jour. Toi aussi, tu as un besoin vital de repos. Tu as besoin de te ressourcer. Alors, je vais te prescrire un arrêt de travail et un accompagnement psychologique. Ton septième jour à toi durera au moins un mois, pour commencer.

Jocelyn Héritier

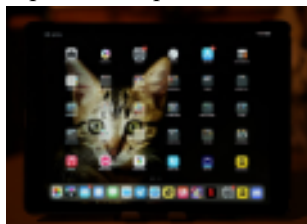
À cette période de ma vie – ce devait être en 2048, alors que j'approchais de mes vingt-quatre ans – j'étais tellement épuisé que je faisais la sieste dès le matin. Des ritournelles ineptes, entendues à la radio, tournaient en boucle dans ma tête, m'empêchant de réfléchir, la pire étant sans doute « L'été s'ra chaud, l'été s'ra chaud, dans les t-shirts dans les maillots. » Une vieille chanson du XXe siècle. Il faut dire qu'en ce mois de mai, la canicule sévissait déjà.

Ce matin-là, j'arrivai à la Sorbonne, entrai par la petite porte à l'arrière et déambulai dans des couloirs au charme ancien que je connaissais par cœur. À l'intérieur de l'amphi accueillant l'épreuve de version, je cherchai la place qui m'était destinée. Il flottait dans l'air comme une odeur de boiseries fraîchement vernies. J'étais impressionné par la peinture récemment rénovée qui trônait au fond de la salle. Les gradins étaient déjà presque comblés. Des candidats de tous âges s'appêtaient à composer. Je saluai de loin quelques camarades. J'ajustai mes lunettes. Mon nom – Samuel Le Gall – et le libellé de l'épreuve figuraient sur une étiquette collée sur mon coin de table. C'était la dernière étape du concours de l'agrégation de globish, avant les oraux. Le globish, c'était le terme que les spécialistes avaient choisi pour désigner le franglais du monde du travail et de l'entreprise. Un français mêlé d'anglicismes, d'anglais du commerce et des affaires notamment. Le franglais, ce n'était pas ma passion mais c'était très utile. Il était indispensable de le maîtriser. C'était pour rassurer mes parents. Ils m'exhortaient à continuer, à soutenir une thèse de globish, à devenir prof de globish à la fac et à faire de la recherche. Mais je devais être un brin réac, je préférais le beau phrasé du français. Mon écrivain favori demeurait Julien Gracq. La langue de Molière devait certes évoluer, au besoin en empruntant à l'anglais, mais il ne fallait pas dépasser les bornes. J'avais travaillé sans trop d'enthousiasme toute l'année et effectué d'intenses révisions au dernier moment. Je venais également de lire les rapports du concours externe des années antérieures, lesquels donnaient des exemples de problématiques pour les dissertations et pointaient les erreurs fréquentes des candidats en thème, version, linguistique et commentaire de texte. Chacune de ces épreuves durait entre quatre et sept heures.



J'avais passé la veille l'épreuve de dissertation. Le sujet en était *Brainstorming et marketing : comment se challenger à l'ère du deep learning dans les startups* ? Je m'étais interrogé sur la place du cerveau humain à l'ère de l'in-

telligence artificielle, tout en m'efforçant de prouver que je maîtrisais parfaitement le globish. J'en étais sorti lessivé. J'espérais ne pas être trop hors-sujet. Durant ces écrits, j'étais partagé entre l'impression de m'être sabordé et celle d'avoir sauvé les meubles. On ne pouvait pas tout connaître. De surcroît, en tant qu'étudiant, il était difficile de s'immerger longtemps dans un milieu professionnel pour apprendre la langue. À moins d'être pistonné. Le plus souvent, il fallait se contenter des cours en ligne de l'université. Je n'étais pas vraiment bilingue. J'avais beau m'entraîner à l'oral, je trébuchais encore sur les mots, car il y en avait que je ne maîtrisais guère, sans parler des acronymes. Ah, les acronymes ! IOT signifiait objets connectés ; AKA, aussi connu comme ; ASAP, dès que possible ; POV, point de vue... Tenir une conversation en globish était un effort et il me fallait beaucoup de concentration pour tout comprendre, surtout dans l'état où je me trouvais, tellement éreinté que je pensais et rêvais en français. J'avais probablement trop bûché durant les dernières semaines. j'aurais dû me ménager. Pour m'oxygéner le corps et l'esprit, je m'étais lancé dans une course, pardon un footing, exténuant la veille. Après la dissertation de sept heures, quelle idée !



J'allumai la tablette qui m'était assignée et la reconnaissance faciale s'activa aussitôt. Je signai électroniquement le formulaire d'émergement, puis attendis.

Les bancs étaient durs, inconfortables. J'étais distrait par la charmante queue de cheval d'un blond évanescent de la jeune candidate assise devant moi. Son parfum envoûtant faisait baguenauder mon esprit. À huit heures pile, le texte en globish apparut sur nos écrans respectifs. J'avais les mains moites. Un second écran incrusté dans les tables, équipé d'un traitement de textes, nous permettait d'en saisir la traduction. À la première lecture, l'extrait d'une trentaine de lignes me parut impénétrable. Il me semblait tout de même qu'il traitait de la tentative d'innovation d'un fournisseur d'accès à Internet. Dès la première phrase, le sens d'un mot m'échappait. Quelle était la traduction exacte en français de *implémenter* déjà ? Selon nos professeurs, les correcteurs exigeaient une compréhension approfondie du texte et une capacité à reformuler le contenu dans un français fluide et approprié. J'étais terrorisé à l'idée de commettre un faux-sens ou pire un contresens. Et UX dans la phrase, « Dans le cadre du coworking, on pourrait adapter l'UX en fonction du parcours client. » Au premier abord, cela me parut abscons. UX, n'était-ce pas l'acronyme pour User Expérience ? Cela devint sous ma plume « Dans le cadre du cotravail, on pourrait adapter l'expérience de l'utilisateur en fonction du parcours du client. » Je comprenais le terme *écofriendly* dans la der-

nière phrase que je traduisis par *ouvert à l'écologie*. Le reste était obscur. Que signifiait « On pourrait aussi faire appel au benchmarking sans faire l'impasse sur les KPI » ? Aucune idée sur la question. Cela me parut plus hermétique qu'un poème de Mallarmé, mon poète préféré. Je commençai à paniquer. Une odeur de transpiration et de cerveaux échauffés se substitua bientôt à celle du vernis des boiseries et au parfum de ma voisine. Mon t-shirt collait à ma peau. Les deux jeunes surveillantes formaient un couple insolite, du style bon flic et méchant flic : l'une bienveillante m'encourageait du regard, en souriant comme une mère devant les premiers pas de son fils ; l'autre à l'air revêche semblait me mépriser comme si elle devinait mes difficultés. Je m'avisai de les exclure toutes les deux de mon champ de vision. En pure perte ! Pour couronner le tout, mon estomac criait famine. J'avais déposé une pomme sur ma table ; je la mordis sans faire trop de bruit. Dans mon enfance, ces fruits étaient plus savoureux, avais-je perdu la sapidité ou avaient-ils moins de goût ? Impossible de le dire. Je saisis ma gourde et bus une gorgée d'eau. Ma voisine de devant fit tomber par inadvertance l'emballage en papier de sa barre de céréales. Lorsqu'elle se pencha pour le ramasser, j'aperçus son divin minois. Que ne l'avais-je remarquée plus tôt ? Elle avait une chaînette autour du cou et de faux airs de Marceline Desbordes-Valmore. J'imaginai que c'était une jeune femme littéraire comme moi, que ses parents avaient obligée à choisir la voie du globish. Elle devait écrire des poèmes la nuit, allongée sur son lit, dans sa studette. Je restai rêvasser ainsi de longues minutes. J'aurais aimé lui parler, mais c'était évidemment interdit. J'étais comme ensorcelé par sa présence, hypnotisé par chaque mouvement de ses mains. J'entrepris de lire son nom sur sa table, mais la surveillante grincheuse me fusilla du regard. Je revins avec difficulté à ma version, en essayant de chasser de ma tête la rengaine « L'été s'ra chaud, l'été s'ra chaud ». Soudain, ma voisine commença à rassembler ses affaires. Elle avait déjà terminé. Elle devait être surdouée, en plus. Sans réfléchir, je validai mon travail incomplet et me levai. Je lorgnai le nom indiqué à sa place : Summer Lachaud. Ses parents lui avaient choisi un prénom d'origine américaine, peut-être étaient-ils adeptes de feuilletons populaires alors qu'elle, bien entendu, chérissait la littérature et la belle langue. De toute façon, Samuel et Summer, ça allait bien ensemble. Je lui emboîtai le pas en empruntant l'escalier en bois ciré qui menait vers la sortie de l'amphithéâtre. En nage, empestant la sueur, j'espérais ne pas la faire fuir. Dans le couloir, je la hélai, en ajustant mes lunettes :

— Summer, comment as-tu trouvé la version ? Pas si ardue, n'est-ce pas ?

Elle se retourna et croisa les bras, avec un sourire désarmant. Elle me dévisagea :

— On se connaît ?

Propagation

Devant mon air gêné, elle poursuivit :

— C'était juste trop du charabia pour moi. C'était chaud. J'ai galéré, surtout sur la deuxième partie, j'ai rien pigé, j'étais genre en PLS.

Je me grattai la tête, en PLS, encore un acronyme ! Pour en Position Latérale de Sécurité, cette fois. Et dire que je n'avais rien compris à son désarroi. Je ne savais plus comment me rattraper.

— Oui, la langue ressemble parfois à un labyrinthe de complexité, dis-je.

— OK, du coup j'ai vu des mots zarbis et j'étais genre, c'est quoi ce truc ?

— J'avoue que les arcanes du français me laissent parfois pantois, moi aussi.

— Mais tellement !

J'étais tombé sous le charme de son regard vert et de sa gouaille. Bien que sa connaissance du globish fût manifestement aussi défaillante que la mienne, je lui proposai de préparer l'oral ensemble. Fichu pour fichu ! Les épreuves débutaient le 20 juin. Elle minauda quelque peu, avant d'accepter.

— Je connais un troquet sympa, près d'ici, tu veux qu'on y aille ensemble ? tentai-je.

Elle eut un geste du bras, plein d'entrain :

— Carrément, allons-y !

Tout flapi que j'étais, j'en oubliai ma fatigue. Je me réjouis en fredonnant en mon for intérieur : « L'été s'ra chaud, l'été s'ra chaud ! »

Isabelle Marc



Dès que bientôt...

Le prochain concours et la prochaine revue sont en chemin vers vos crayons ; ils vont surgir bientôt.

Pour tout savoir (thème, taille, calendrier), une seule clé : s'abonner à la lettre hebdomadaire de **La Nouve**.

Un bar-restaurant aux murs en brique situé à l'angle d'une rue avec de grandes vitres légèrement opaques et des luminaires suspendus au plafond. Des rires, des éclats de voix, des tintements de verre et le bruit indistinct de la télé en arrière-plan.

Claire ne connaissait pas ce groupe d'amis, mais elle éprouvait le besoin de sortir et Farouk, l'instigateur de la soirée, était plutôt bien de sa personne.

Jeune femme aux cheveux châains, assez mince, elle entamait sa carrière professionnelle par suite des études d'histoire. D'un naturel réservé, elle cherchait à élargir son cercle de connaissances.

Après avoir poussé la porte du lieu, elle aperçut rapidement la tablée où son ami semblait trôner. Il l'impressionnait, Farouk, avec ses cheveux bruns, son regard sombre et son nez en bec d'aigle. Au-delà de son charme, on le sentait dans son élément.

Cependant, alors qu'elle s'approchait afin de saluer les convives, Claire fut surprise par l'atmosphère qui régnait autour de la table. Des regards fermés, des sourcils levés, des lèvres pincées et Farouk qui parlait d'une voix grave de manière solennelle.

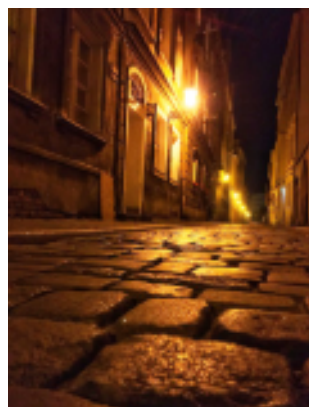
Curieuse de découvrir la cause de cette ambiance particulière, Claire s'assit à une place vide après un signe de salutation aux autres convives.

Avec son assurance coutumière, Farouk captait l'attention, marquant des pauses afin de tenir son auditoire en haleine. Il racontait que des événements étranges survenaient depuis peu. Cela paraissait difficile à croire, mais on lui avait rapporté des récits emplis de détails perturbants. Des démons prenaient possession de gens et les vidaient de leur substance vitale. Dès que ce mal les atteignait, l'état des malheureuses victimes empirait très vite. Les symptômes se manifestaient de façon foudroyante : hyperactivité, troubles du sommeil, hallucinations, altération de la mémoire et des capacités cognitives... Ça ne faisait pas encore la une des journaux et on ignorait la cause de ce phénomène, mais Farouk avait entendu plusieurs témoignages concordants ces dernières semaines. Notamment, celui concernant un employé sans histoire, marié, trois enfants, qui, sous l'emprise d'une de ces créatures, aurait travaillé sans discontinuité plusieurs jours avant de se voir terrassé par une attaque cérébrale. Et il ne n'agissait pourtant pas d'un agent des plus acharnés, selon ses proches.

Étonnant que les membres de sa famille et la hiérarchie l'aient laissé faire, qu'ils ne soient pas intervenus. Plusieurs convives affichaient une moue dubitative, d'autres paraissaient inquiets. Songeuse, Claire se rendit au comptoir afin de commander une bière qu'elle faillit renverser en retournant à la table.

Divers sujets de conversation se succédèrent au fil du repas et Farouk animait les débats avec fougue, mais Claire ne parvenait pas à se défaire de ces images de démons.

À la fin du dîner, elle fit la bise à Farouk et aux autres puis elle partit dans la nuit fraîche.



Un petit immeuble aux formes géométriques situé au sein d'un quartier résidentiel se fondait dans la nuit. Claire y habitait un appartement du troisième étage donnant côté cour.

Couchée depuis un bon moment, la jeune femme ne réussissait pas à trouver le sommeil. Elle se retournait dans son lit, cela lui trottait dans la tête. Après s'être relevée et rhabillée, elle sortit donc à près de minuit, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Marchant à travers les rues, emmitouflée dans sa veste, longeant les cafés, les devantures de magasin éclairées, les parcs, elle s'étonnait que les gens soient si insouciant. Elle voulait se rassurer en envisageant l'hypothèse qu'il s'agissait d'une simple légende urbaine, d'une invention d'un esprit dérangé, mais Farouk savait.

Elle le connaissait depuis ses années d'études. Leurs camarades de fac considéraient Claire comme introvertie, influençable et Farouk comme quelqu'un d'affirmé, de dominant. Ils s'amusaient de cette relation asymétrique.

Ainsi, Claire se montrait-elle trop crédule face à ces récits ? Elle pensait plutôt que, comme toujours, les gens s'amusaient et s'enivraient, refusant de voir la réalité en face. De son côté, elle avait regardé sur la toile afin de vérifier, de s'assurer de la véracité des propos de son ami. Peu de sites évoquaient le sujet, mais il fallait oser chercher dans les méandres d'internet, ne pas s'arrêter aux mises en garde et dénégations, car certaines pages web décrivaient divers cas avec des images à l'appui.

Ces lectures engendraient pourtant plus de questions qu'elles n'apportaient de réponses.

Comment cela pouvait-il arriver ? S'agissait-il d'un virus ? Était-ce contagieux ? Existe-t-il un moyen de s'en prémunir ? Combien de personnes finiraient par être touchées ? Autant d'interrogations qui la tourmentaient.

Après maintes heures passées à ruminer en long et en large sur le sujet, Claire se sentait de plus en plus fébrile. Ils étaient là, c'est sûr. Ils la guettaient.

Au travail, elle n'arrêtait pas. Elle parlait à peine aux collègues. Elle buvait beaucoup de café, pour tenir, et restait des heures devant son écran à taper au clavier des e-mails, des rapports, des comptes rendus.

Les paupières lourdes, elle ne pouvait s'empêcher de bâiller. Elle commençait à ressentir des crampes, des picotements, mais il ne fallait pas qu'elle dorme.

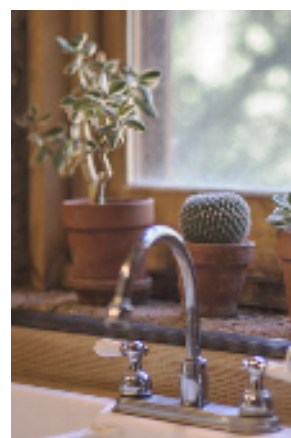
Sans doute que certains collègues, des voisins, des passants se trouvaient déjà possédés. Elle devait se montrer vigilante, ne pas se laisser gagner par la fatigue.

Les démons se rapprochaient-ils irrémédiablement avec leurs sourires grimaçants, leurs cornes et leurs griffes ?

Cela se brouillait dans l'esprit de Claire. Elle éprouvait des sensations de vertige. Elle avait l'impression de voir des choses, des silhouettes se former et disparaître l'instant d'après. Elle entendait des voix qu'elle ne connaissait pas, des voix menaçantes aux paroles incompréhensibles.

Peut-être devrait-elle se réfugier chez ses parents, ses frères et sœurs ou des amis, mais ils la prendraient pour folle !

Chez elle, Claire consacrait tout son temps à nettoyer chaque recoin de son appartement. Elle passait et repassait l'éponge, la serpillière, le chiffon, l'aspirateur de manière frénétique, faisant et refaisant inlassablement les mêmes gestes à un rythme bien trop soutenu. Durant des heures, elle nettoyait les vitres, déplaçait des meubles, astiquait les poignées et les encadrures de porte, les parquets. La moindre salissure l'angoissait.



Cela lui tirait de partout. Les membres raidis par l'effort, elle ressentait de nombreuses douleurs, des courbatures. Elle mourait d'envie de s'allonger, de se reposer, ne plus penser, s'endormir, mais ce serait la fin, sa fin.

On ne connaissait pas les moyens de transmission de l'infection. Cela passait-il par la poussière ou par l'air ? Fallait-il qu'elle aère ou qu'elle se calfeutre ?

Sans cesse en alerte, Claire avait aussi peur quand elle se contemplait dans le miroir. Décelait-elle des signes, un bouton apparu depuis la dernière fois, une tache ? Et si la contamination avait déjà commencé, s'ils prenaient peu à peu possession de son corps et de ses pensées ?

Elle ne désirait plus consulter internet, regarder la télé ou même lire des magazines, car cela n'aboutirait qu'à leur ouvrir des failles, des trappes.

Au boulot, elle tenait à peine sur ses jambes. Au vu de son état, sa cheffe de service, empreinte de sollicitude, lui avait conseillé de s'arrêter. Il faudrait qu'elle aille consulter un médecin, un sophrologue. D'autant qu'au lieu de se ménager, Claire faisait des heures à rallonge. Une fois, le vigile l'avait retrouvée en train de somnoler devant son poste !

On ne la reconnaissait plus. Envolée, la jeune femme discrète mais avenante avec laquelle on prenait plaisir à discuter autour du distributeur de boissons chaudes.

On aurait dit un zombie ou un automate. Elle devenait extrêmement irritable. Impossible de lui faire la moindre remarque. Et ce changement s'était opéré en à peine quelques jours.

On la sentait exténuée. Elle faisait peine à voir. Un drame était-il survenu dans sa famille ? Souffrait-elle d'une fragilité psychologique ?

Claire ne parlait plus à ses proches. De toute façon, ils demeuraient comme les autres, sourds et aveugles. Cela arrivait et nul ne songeait à se protéger.

La horde des démons attendait tapie dans l'ombre. Au moins, elle aurait lutté.

Ouvrant, en fin de soirée, la porte de son appartement après une énième journée de travail surchargée, Claire rangea machinalement ses clefs. À peine eut-elle le temps de poser son sac à main qu'une vague de chaleur la submergea et elle s'effondra de tout son long sur la moquette.

« Claire, tu m'appartiens désormais. Je contrôle ton esprit et tes membres. Écoute-moi et concentre-toi. Ne cherche surtout pas à me résister, ce n'en serait que plus pénible. Pauvre créature, je veux voir combien de temps tu pourras tenir avant d'exhaler ton dernier souffle. Lève-toi ! À présent, tu vas danser pour moi jusqu'à ce que ton corps ne puisse plus te porter. »

Conduite à l'hôpital par suite du signalement par ses parents, inquiets de rester sans nouvelles, Claire demeurait inconsciente, le regard fixe, plongée dans le coma. Allait-elle se réveiller ?

Non loin de là, un bar au coin d'une rue où des jeunes et moins jeunes venaient boire, converser et admirer les exploits de leurs idoles sportives.

Farouk, l'habitué, se tenait à sa table fétiche derrière une pinte de blanche.

Encore au centre de l'attention, discourant avec sa faconde habituelle, il arborait pourtant, ce soir-là, un air maussade. Le sujet abordé, la possession démoniaque, était grave et l'assemblée émettait des doutes quant aux affirmations de l'orateur.

« Arrête donc, beau parleur, de nous bassiner avec tes histoires à dormir debout ! » lui lança un des convives.

Troublé, Farouk regarda son contradicteur avec un léger rictus et il prit quelques secondes avant de lui répondre d'une voix chargée en émotion : « Je te comprends. Moi-même, je n'y croyais pas trop. Hélas, cela vient d'arriver à l'une de mes bonnes connaissances. »

Daniel Duris

M. ouvre les yeux, soulève la couverture, puis caresse doucement son compagnon de voyage. Ils ne se quittent jamais. Depuis des années, M. arpente l'Afrique, ne pouvant dire pourquoi ce continent, année après année fascine toujours davantage. Aujourd'hui, ils traversent la Mauritanie, découvrent le pays, enchaînant les visites des villes historiques, sur la route d'ancestrales caravanes. À Chinguetti, les habitants montrent de vieux manuscrits conservés précieusement par quelques familles. Leurs somptueuses textures de papier ont traversé tant d'époques. Le soir, M. mange le pain cuit dans les braises d'un feu improvisé dans le sable pendant que son ami lui instille les mots qui expriment les émotions ressenties pendant la journée. Ils se couchent sous la Khaïma, tournés vers les étoiles et entament leur dialogue. Le lendemain, en silence, ils poursuivent leur marche dans le désert.

Leurs jours s'écoulaient dans une complicité qu'ils ont tissée, petit à petit.

M. ignore qu'il s'agit de leur dernier voyage ensemble. L'état de son compagnon, usé par les nombreuses pérégrinations dans des contrées arides, s'est fort dégradé. Une fois de retour en Europe, M. renonce à repartir avec lui. Il vaut mieux le ménager pour le garder à ses côtés, encore un moment.

Un matin, M. se confie sur l'état de son compagnon :

— Il a énormément voyagé avec moi. Ses mots me soutiennent depuis si longtemps. J'aimerais le retrouver comme il était autrefois.

— Je pense que cela va être difficile. Il est épuisé depuis plusieurs années. Vous ne trouverez nulle part ce livre de poésie. Essayez peut-être sur les sites spécialisés en livres anciens.

M. remercie le vendeur et ressort de la librairie.

Le soir, lisant une dernière fois les vers qui, jadis l'accompagnaient partout, M. manipule avec précaution les pages en lambeaux d'un compagnon qui l'escorta si souvent dans un passé désormais révolu.

Michèle Peyrat



Le trottoir d'à côté

Tu verras bien qu'un beau matin fatigué, j'irai m'asseoir sur le trottoir d'à côté.

— Hé, hé, poursuivit l'adolescent en sortant de la salle de bains, pendant que sa barre de son diffusait la voix d'Alain Souchon dans le couloir de l'appartement haussmannien.

— Antoine, je t'ai déjà dit de ne pas me saouler le matin avec cette chanson.

— Mais c'est de votre génération, papa, cela devrait te plaire !

— Ces feignants ne sont pas ma génération ! Ils n'ont qu'à se mettre au boulot !

— Ça fatigue encore plus, le boulot, non ?

— C'est sûr que tu n'as pas encore essayé, mais il va falloir t'y mettre ! Le boulot, c'est ce qui épanouit, et c'est cela qui permet de transformer le monde !

— Ah bon, elle transforme le monde, ta banque ? Ou bien elle fait seulement tourner l'argent entre les riches ?

— Tu m'emmerdes. Elle est un pilier essentiel du commerce. Et je m'y éclate.

— Tu t'y éclates, mais tu ne dors plus et tu es tout le temps sur les nerfs, intervint sèchement Clarisse, son épouse. Es-tu sûr que toi aussi, tu n'es pas au bout du rouleau ?

— Mais vous n'avez que cela à la bouche ! Même sur les réseaux sociaux, après les attentats, ceux qui étaient Charlie ou Bataclan, maintenant, ils se disent fatigués ! Une civilisation de perdants, voilà tout ce que vous êtes !

— Oui papa, finis ton café ! Ta civilisation de gagnants t'attend pour transformer le monde !

... Tu verras bien qu'il n'y aura pas que moi, assis par terre comme ça.

La barre de son déroulait la chanson. La porte de la chambre d'Antoine claqua derrière lui.

Stéphane embrassa hâtivement Clarisse, s'engouffra dans l'escalier, fuyant le climat domestique. Sous l'effet de la contrariété, sa démarche était saccadée, son souffle court. Quand cet adolescent comprendrait-il l'importance du travail ? Ne lui avait-il pas assez vanté sa trajectoire dans l'organigramme de sa banque, rejointe voici vingt-cinq ans, grâce à une débauche ininterrompue d'efforts ? Bien sûr, tout n'était pas rose, surtout en ce moment : six mois plus tôt, le président lui avait appris, au détour d'une conversation, que son poste serait « réparti » selon la terminologie « maison » (le président affectionnait ce terme, qui soulignait à ses yeux la dimension chaleureuse et fami-



liale de son univers). Brian, un collègue britannique, allait reprendre une bonne partie des responsabilités de Stéphane. De façon légitime aux yeux de tous, avec les encouragements tacites du président, Brian avait en quelques jours assis une préséance sur Stéphane. Les situations humiliantes et les détails paralysants s'étaient multipliés. Un jour, Stéphane apprenait que le président avait convié Brian à une réunion stratégique improvisée, rassemblant le gratin du Groupe, sans que lui, Stéphane, n'y soit invité.

Le lendemain, Brian, le sourire discret, s'imposait silencieusement dans une réunion de l'équipe de Stéphane, prenant la parole en conclusion et corrigeant quelques points à cette occasion. Sa politesse britannique onctueuse rendait la situation plus irritante encore.

Il ruminait tout cela en rejoignant sa voiture de fonction garée deux rues plus loin, tirant un bien maigre soulagement de l'idée de la climatisation, qui adoucissait la chaleur déjà montante du matin de juin. L'air frais dans sa voiture symbolisait pour lui le confort qu'il avait su acquérir et la protection totale que l'argent lui accordait face à la violence du monde extérieur.

Sa voiture était garée en pente, là où la rue faisait un angle avec le trottoir.

— Tu dois en avoir du pognon à me lâcher, pour conduire une bagnole pareille, dit une voix éraillée à ses pieds, au moment où il ouvrit la portière droite pour poser sa veste et son cartable.

Il regarda d'en haut le clochard vautre au sol, surplombé par l'imposant capot du SUV. Derrière l'homme s'entassaient des livres et des victuailles.

— Je l'ai gagné, ce pognon, monsieur, et si vous devez me parler, vous voulez bien me vouvoyer. Mettez-vous au travail, peut-être que vous aussi vous gagnerez de l'argent.

— Je suis bien trop cassé pour cela, répondit l'homme en grattant son abondante barbe. Tu verras, la vie, parfois, il y a des virages dangereux. Fais attention en conduisant.

Stéphane s'abstint de répondre et fit le tour de la voiture pour monter côté conducteur. En démarrant, il vit le clochard, un livre dans une main, une bouteille dans l'autre, avaler une grande rasade d'un vin violacé. Pourquoi payer le mètre carré aussi cher dans le quartier, s'il fallait encore subir la présence malodorante de ce type d'individus ? Ignorant le voyant d'avertissement du liquide de frein, il démarra le moteur, ce qui lança la climatisation et lui procura le premier moment agréable de sa journée.

Ce devait être le seul. À son arrivée dans son vaste bureau, qu'il partageait désormais avec Brian (finies les allées et venues en téléphonant, les fléchettes sur la cloison, les plaisanteries avec son assistante, il fallait maintenant se montrer professionnel), il reçut l'appel du président. Brian l'attendait dans le bureau de celui-ci. Ils s'assirent de part et d'autre de l'immense bureau.

Il leur parlait à tous les deux, mais il ne regardait que

Brian.

— Nous devons adopter désormais une organisation verticale, avec à la tête de chaque axe de la matrice un responsable international. Les marchés veulent voir des têtes anglo-saxonnes, même dans les banques françaises. J'ai donc décidé d'officialiser la nomination de Brian à la tête de votre axe. Stéphane, vous lui rapporterez désormais. Ainsi les choses sont claires et la maison continue son développement !

Comme à l'accoutumée, la péroraison présidentielle n'appelait pas de suite. Stéphane sortit du bureau, mille et une pensées agitant son cerveau éparpillé. Il était passé en moins d'un an de star installée à victime du système. Un voile d'incertitude et de colère lui brouillait la vue. Ce qu'il venait d'entendre était un congédiement. Il songea qu'il devrait demander à se faire licencier pour mettre fin à son calvaire.



Brian l'appela, quelques minutes après cette réunion dégradante. Stéphane comprit que la spirale de l'enfer continuerait, tour de vis après tour de vis.

— Comme l'a dit le président, nous allons nous aligner complètement, toi et moi. Je piloterai, à partir de demain, les réunions d'équipe. Nous ferons chaque lundi matin un point ensemble, pour revoir tes priorités. C'est comme cela que j'aide les personnes autour de moi à grandir.

Aider, grandir, maison... tous les mots étaient distordus et tronqués, dans cet univers où la dureté et l'ambition dessinaient un labyrinthe infernal dont on sortait relégué ou broyé. Stéphane pensa malgré lui à la chanson de Souchon. Il avait envie de s'asseoir, de mettre la tête entre les bras et de pleurer et pleurer encore. Il ignora son assistante qui venait le reconforter sous prétexte de lui reparler de la révision de sa voiture de fonction, sans cesse remise à plus tard depuis le début de cette affaire de « répartition de poste ».

Il reprit le soir le volant de son SUV, encore hanté par les cruelles contrariétés de la journée, qui le replongeaient dans la discussion matinale. Il ne put s'empêcher de programmer la chanson d'Alain Souchon sur le Bluetooth de la voiture.

Il aurait voulu éviter le clochard malodorant du matin, mais il n'y avait pas d'autre place dans les environs pour stationner. Il coupa la climatisation, ouvrit la fenêtre pour manœuvrer plus à l'aise, se gara silencieusement dans

l'emplacement malgré la taille robuste du véhicule ; une nouvelle alerte de freinage clignota, qu'il ignora comme les précédentes. Le clochard était toujours là, presque sous ses roues – rien de surprenant, songea-t-il. Il n'était pas seul. Deux personnes, visiblement des bénévoles associatifs, un jeune homme et une femme âgée, l'écoutaient avec attention, accroupis devant lui.

— Non, je préfère vraiment mon coin de trottoir. Je suis trop fatigué pour bouger d'ici. La méchanceté des hommes me crucifie. Regardez celui-ci, avec sa grosse bagnole, il doit en avoir du pognon à me lâcher, et il ne me dit même pas bonjour !

Stéphane n'était pas d'humeur à se laisser traiter ainsi après une journée pareille. Il entra dans la mêlée. Sans arrêter le moteur malgré la pente, il sortit du véhicule et fit le tour du capot. Adossé au moteur chaud de sa voiture, il se trouva presque à la verticale du bonhomme. Il haussa le ton.

— Qu'est-ce qui vous dit que je suis méchant ? Vous ne me connaissez pas ! Et vous, vous l'encouragez à passer ses journées à ne rien faire, ajouta-t-il en direction des bénévoles.

La colère et la fatigue accumulées le possédaient.

— Je m'appelle Angelo, mon gars, et j'en sais plus que toi sur la vie.

L'homme assis au sol avait pris derrière lui un de ses livres. Il montra, de ses gestes amplifiés et ralentis par l'alcool, la couverture ornée d'un Christ en croix.

— Lui non plus ne fout rien de la journée et il a transformé le monde.

Son rire s'étouffa dans la rasade de vin qui s'ensuivit.

La bénévole âgée regarda Stéphane d'un air très doux, qui semblait l'inviter à s'interroger. Puis son compagnon et elle partirent, le laissant surplomber le clochard de toute sa colère. La voix de Souchon continuait d'égrener la mélancolie et l'éreintement urbains.

Y eut-il un choc d'un autre véhicule de passage contre l'arrière du SUV ? Le système de freinage au bout de course, en défaut de révision, lâcha-t-il l'affaire ? Stéphane avait-il volontairement pris le risque, décidé à en finir ? En tout cas, sa dernière sensation fut la puissante poussée du véhicule de deux tonnes dans ses reins, qui le projeta à genoux au sol, puis l'allongea sur le corps vautré du clochard, avant de les écraser tous les deux et de s'encastrer dans la vitrine du magasin le plus proche, qui explosa sous son poids.



Seule, se faisait encore entendre la voix du chanteur : *tu verras bien qu'un beau matin fatigué, j'irais m'asseoir sur le trottoir d'à côté, hé hé...*

Xavier Corman

Tango adrénaline



Cinq heures moins cinq, le réveil va braire, Jocelyne tend un bras hors de la couette et coupe la sonnerie – ne pas réveiller Arthur – elle se dresse sur son séant comme un diable bondit d’une boîte, se déverrouille du lit en pivotant, campe les orteils en danseuse sur le plancher ambré, se lève d’un coup de rein et de dopamine, fait trois pas, saisit sa lingerie en vichy bleu, ses chaussettes et son jogging lilas parfumés au muguet, sort de la chambre, enclenche le percolateur préparé la veille, se soulage, file sous la douche, se savonne au monoï et se rince à l’eau fraîcheur d’océan, se sèche, se vêt, se verse un café fumant, consulte son téléphone – personne n’a appelé – découpe du pain en rondelles, le tartine de confiture de mirabelles qui sent l’été et les amours, le porte à sa bouche, le mâche et l’avale en même temps que le café au risque de se brûler, se brosse les dents avec un dentifrice à la menthe en regardant l’écoulement d’un sablier, glisse ses pieds dans des baskets et son téléphone dans son sac, emporte les clés, sort sans avoir vu se pointer Arthur – il est de mauvais poil ces derniers jours – ferme la porte, se rend dans la réserve à vélos, en extrait le sien, le conduit à l’extérieur, l’enfourche, pédale dans la ville qui s’étire après la nuit, s’arrête aux feux, tourne à gauche et ensuite à droite, arrive « Aux Tournesols », pousse la porte de service, remise son vélo, se déchausse et se rechausse, revêt son tablier avec un tournesol brodé, y glisse son portable, se dirige droit vers la cuisine, salue Inès occupée à la confection des plateaux classiques des petits-déjeuners, y ajoute les coupelles nominatives de médicaments, se lance dans la confection des plateaux sans sucre, sans graisse, sans sel, sans lactose, sans vie, les complète de médicaments, recommande à Inès la plus grande vigilance dans la distribution du repas au premier étage – elle va s’occuper du second – charge les plateaux sur un chariot dans l’ordre des chambres, appelle l’ascenseur, y pénètre comme dans du beurre, appuie sur la touche deux, compte jusqu’à cinq, sort de la cage, frappe à la première porte, entre au signal,

salue son occupante, distille un sourire : *bien dormi Frida, voici le p’tit déj’, Alicia viendra débarrasser dans une demi-heure*, ferme la porte et poursuit le ravitaillement, laisse le chariot vide en rade au fond du couloir, redescend au rez-de-chaussée, retourne à la cuisine, se sert un verre d’eau, le boit, part à l’assaut au premier étage : *bonjour Henri*, le soulève par les aisselles, l’aide à se lever, à ôter ses pantoufles et à se déshabiller, le conduit sous la douche, l’assoit sur un petit siège en plastique gris de pluie, ouvre les robinets, tâte la température, le confie au jet le temps de prendre des sous-vêtements propres dans l’armoire, coupe l’eau, lui tend un essuie, lui étrille le dos, s’entend dire : *Jocelyne, j’aimerais être toujours pourvu de votre vigueur*, lui offre son caleçon avec des crabes dessinés, lui enfle ses chaussettes bordeaux, lui passe T-shirt marine, pantalon outremer et pull ciel, le chausse de pantoufles marronnasses qui en ont vu d’autres, le reconduit dans son fauteuil roulant : *bonne journée, Henri, je viens vous chercher dans deux heures pour la gym*, sort, fait deux pas, frappe à la porte d’Adèle, recommence le même cérémonial, l’avertit qu’elle repasse dans une heure trois-quarts, enchaîne avec Marcel, Dora et Mona, rejoint l’ascenseur, l’appelle sans craindre qu’il lui pose un lapin, y entre, pousse sur le bouton rez, examine son reflet verdâtre dans le miroir, sort, tourne à droite, s’arrête devant le salon Matisse, embrasse de son regard bleu la moquette fauve, soulève le chevalet où un conférencier a noté des mots pour rafraîchir les mémoires en dentelle, le place contre le mur à côté de la reproduction du tableau intitulé *Luxe, calme et volupté*, pousse un soupir, se dirige vers la table ronde la plus proche du mur roux, la saisit à pleines mains en gonflant ses biceps, la dépose contre la paroi, prend par les bras un fauteuil bas en osier, fléchit les siens, ensuite les étire, juche le siège sur la table, en prend un second, le case à côté, empoigne la table voisine, l’envoie tenir compagnie à la précédente, agrippe une troisième chaise pour la fourrer à côté de ses jumelles, continue son manège jusqu’à ce qu’il ne reste plus que huit fauteuils, en fixe un, l’enlace, avance vers la gauche de trois pas, tête en avant, buste incliné, fesses en arrière, fredonne : *Le plus beau de tous les tangos du monde, c’est celui que j’ai dansé dans vos bras – c’est celui qu’elle a dansé avec Marcel une année où il était en forme à la fête du Nouvel An – elle le dépose – on va me prendre pour une cinglée – se saisit du suivant, le dispose en biais par rapport au précédent, prend un autre, décrit un arc, laisse un espace pour le fauteuil d’Henri, poursuit la création d’un cercle avec un nouvel arc, laisse un deuxième espace pour le bolide d’Adèle, piroquette pour recharger ses batteries – elle en a besoin – repart à la conquête de l’ascenseur et d’Henri, descend avec lui, se retrouve devant le salon nez à nez avec Julie encombrée d’une caisse rouge remplie de ballons jaunes et bleus, lui cède le passage, entre à son tour, bouche un trou*

du cercle avec Henri, salue Gaby et Francis déjà assis, se rue vers l'ascenseur, retrouve Mona qui prend son bras pour une rampe et se hisse, lui dit : *Mona, un jour mon bras restera dans votre main*, le lui donne en attendant, marche à son rythme de phoque, arrive à l'ascenseur et le hèle à nouveau, parvient au salon Matisse, Mona à son bras, l'installe dans le dernier fauteuil célibataire, s'esquive en jetant un œil à Julie au moment où elle invite les résidents à ouvrir les bras, puis elle fonce dresser cuillères, fourchettes, couteaux, verres, assiettes et serviettes, s'assoit, lampe la soupe aux poireaux, enfourne saucisse, compote, purée et crème vanille, prend le temps d'un café transparent – que fait Arthur ? – secoue sa rêverie, se lève et s'en va accompagner les résidents à la salle à manger, rapproche les chaises de la table, fixe le bavoir de certains, sert entrée, plat, dessert puis tire son tablier, ses crocs et sa révérence, se rechausse, rejoint le garage à vélos, en extrait le sien, pédale, tourne à gauche et ensuite à droite, dépasse une file de voitures à l'arrêt, attrape une crampe dans le mollet – que c'est douloureux – rentre chez elle – Arthur est sorti, elle s'en doutait – se débarrasse de ses vêtements, lave sous la douche les miasmes de la vieillesse, se met en « purette », époussette, aspire, se sustente de pain, pomme et camembert, s'écroule dans le canapé, ferme les yeux – il est dix-sept heures, la sérotonine fait son œuvre – consulte son téléphone, lit un message de Miguel : *ce soir, comme d'hab ?* répond : *Si*, se rafraîchit, ourle ses yeux de jais et recouvre ses lèvres de carmin, attache ses boucles d'argent en un chignon lâche, s'habille de noir, de sequins et de franges, se chausse de ballerines – Arthur n'est pas encore rentré – elle sort à pied, ses talons raides dans un sac mou, pénètre à *La boca*, se laisse envahir par un air de *salsa* – car c'est la *cortina*, la pause pendant laquelle danseurs et danseuses se jaugent, se demandent quel sera leur prochain ou prochaine partenaire – ne voit pas Miguel, mais déjà le premier *tango* s'amorce – en dépit de sa silhouette d'adolescente, son âge en dissuadera plus d'un, les sots, elle traîne quarante ans d'expérience amorcée quand elle écumait les bals au lieu d'étudier, mais que ne fait-on pas à vingt ans pour une dose d'adrénaline, et même à soixante, surtout quand on s'active toute la journée depuis des lustres avec des vieux dont l'âge se rapproche de plus en plus du vôtre ? – elle espère que quelqu'un la cherchera des yeux ou sera séduit par les siens – c'est la façon de lancer une invitation dans les soirées argentines – mais voici Miguel, la trentaine athlétique, c'est parti pour le premier groupe de quatre danses, elle peut enfin vivre, oublier sa vie, ses maux, sa fatigue, ses rides, ses résidents, ses collègues, ne penser qu'à leurs corps, se gonfler à bloc pour tenir le coup jusqu'à la prochaine soirée – à ce stade, la danse est une drogue, elle ne doit pas en abuser sinon elle n'aura pas récupéré demain – elle se laisse guider par son partenaire, évolue avec

lui de manière sensuelle – et tant pis si elle passe pour une cougar – ils sont solidaires des autres couples et marchent dans le sens du bal, enchaînent *ochos cortados, colgadas, volcadas, barridas, giros, lapices, ochos, cruces, caminatas, americanas, voleos* avec grâce et élégance, le visage concentré pour ne pas rater un pas, ils s'octroient une pause et sirotent un maté pendant les *milongas* statiques, syncopées et sautillantes, dont les *aficionados* sont des vieux – elle n'en est pas encore, elle s'en persuade – mais déjà vingt-trois heures, ses gestes n'ont plus l'amplitude du début dans les *valse*s et *tango*s, elle se fait lourde et tente de se redresser, mais Miguel s'aperçoit de sa déconfiture, alors il l'entraîne, lui tend un casque et la ramène chez elle en scooter, il l'aide à s'en extraire – merci Miguel – elle lui donne son casque et un baiser sur la joue, près des lèvres – c'est le seul endroit accessible – clopine jusqu'à la porte de l'immeuble, de l'appartement, se déchausse, jette un coup d'œil dans la chambre – Arthur est vauté au milieu du lit – elle se dépouille de ses vêtements, va sous la douche et s'y lave les dents pour gagner du temps, se sèche et, en tenue d'Ève, rejoint son lit et subit l'influence de la mélatonine, voit Arthur qui soulève une paupière et vient s'enrouler autour de sa tête.

Odette Deffet



Un tube de couleur framboise

Mira séjournait chez sa tante Martha dans une maison cossue perdue en pleine campagne normande. Elle aurait semblé davantage à sa place dans le quartier huppé d'une grande ville et paraissait avoir atterri là par on ne sait quel tour de passe-passe.

Bien qu'ayant dormi toute la nuit, dans la journée la jeune fille restait allongée pendant des heures sur le canapé blanc immaculé du vaste séjour et ne pouvait déterminer ce qui la rendait aussi léthargique. Peut-être le contre-coup d'une intense préparation au concours d'une fameuse école d'art ou bien un virus sans autre effet détectable que la fatigue. Son abatement engendrait de l'ennui, sentiment nouveau chez elle habituellement énergique et le cafard aggravait son accablement. Elle avait été ravie d'avoir réussi le concours, néanmoins sans vitalité pour profiter à présent de son temps libre. Mira observait Roméo, le chat blanc de la maison, aussi propre et immobile qu'une peluche oubliée sur la moquette, si ce n'est par moment un léger frémissement des oreilles attestant de sa nature animale. Elle se demanda s'il souffrait de névrose paralysante, car elle n'avait connu que des chats collants qui suivaient chacun de ses pas. Il est vrai qu'elle-même dans sa prostration ne le sollicitait jamais d'une caresse ou d'un mot tendre. Ils semblaient deux statuette de cire plantées dans un décor ostentatoire.

D'immenses rideaux rouges à pompons comme on en trouve dans les salles de spectacle, le mobilier ancien et l'épaisse moquette claire, tel était le décor où Mira, terrassée par la fatigue, s'ennuyait ferme. Seuls deux murs étroits de briques encadrant la salle à manger délivraient du moelleux et du plissé et elle se demandait de quel tag elle pourrait bientôt les orner.

Lassée par l'immobilité du chat peluche aux yeux bleus en boutons pailletés d'or, elle lui lança un coussin, mais il remua juste la queue de quelques centimètres. Dépitée, elle se dirigea mollement vers la fenêtre pour admirer la campagne belle et vivace puis, uttant contre son apathie, réussit l'exploit de chausser ses baskets pour partir flâner. Elle emporta à tout hasard son carnet de croquis, pour dessiner si un endroit venait à l'inspirer.

Le soleil chauffait agréablement son visage et ses bras, l'air chatouillait les feuillages, la rivière glougloutait joliment quand Mira aperçut près des bosquets une vache brune et lustrée occupée à déguster quelques herbes fleuries. Elle se dit qu'un animal aussi placide devait être plus facile à dessiner qu'un cheval remuant ou des oiseaux sans cesse en mouvement.

— Chère Io, dit Mira en flattant la bête dont un brin d'herbe dépassait du museau, je vais te croquer.

Elle s'assit sur une pierre son carnet à la main et se mit à

dessiner, attentive aux formes douces de la bête aux yeux de velours, au pis rose et à la queue décoiffée. Non, cela n'allait pas du tout, la vache restait disproportionnée et paraissait souffrante. Alors l'idée lui vint de poser sur le carton les couleurs de la vache sans chercher à la représenter par sa forme, point à point, méticuleusement, un point brun, une touche de roux puis une de beige, un éclat minuscule de blanc, un autre jaune pâle, un brin de rose, un point noir à nouveau. Mira décida qu'elle continuerait l'exercice, car représenter la vache par un ensemble de points minuscules, colorés et délicatement appliqués, saurait occuper tout le reste du séjour chez sa tante. Elle nota au dos de la feuille : *Impression de vache*.

C'était sans compter sur l'orage grondant qui menaçait et taillait le ciel gris de grandes zébrures argentées. La vache alla se réfugier sous les feuillages et Mira eut juste le temps d'ajouter sur son carton des pointes de gris et d'orangé qui résumaient l'événement météorologique et la peur de Io. Le tableau s'appellerait plutôt : *Io sous l'orage*. Mira replia son matériel pour rejoindre la vache sous le feuillage épais des tilleuls.

— Meuh, fit l'animal quand la fille gratta son mufle doucement.

Elles restèrent là blotties sans bouger comme des amies de toujours, Mira réchauffée par le souffle tiède des naseaux de Io, écoutant le plip-ploc de la pluie sur la feuillée et suivant des yeux la course des gouttes. L'endroit se prêtait tant à la contemplation que la fille imagina un instant que la vie psychique de Io équivalait par sa zénitude à celle d'un moine bouddhiste. Toute la sagesse du monde tenait dans les yeux humides de la vache et la coulure de la pluie sur le tilleul.

Les deux sortirent de la feuillée pendant une éclaircie et Io s'engagea dans un petit chemin qui menait à la rivière. Parfois elle paressait, dégustant marguerites et boutons d'or, parfois elle se hâtait comme pressée par un rendez-vous. Enfin, près d'une grosse pierre qui bordait la rivière, Io pila net comme si sa déambulation avait trouvé son terme. Dans une nature délivrée de toute trace humaine, un objet était posé en évidence sur le rocher. Il s'agissait d'un tube transparent et assez grand, rempli d'une couleur framboise. Un peintre chassé par l'orage aurait-il oublié ce tube de peinture acrylique au bord de la rivière ? Mira pensa que si Io l'avait amenée à cet endroit, elle devait considérer l'objet abandonné. Son travail point à point, qu'elle aurait voulu mener jusqu'au bout, trouvait dans ce seul tube de couleur framboise une fameuse contradiction. Ce rose lui rappelait les rideaux à pompons du salon de sa tante et le fuchsia d'un coussin échoué sur le canapé blanc.





J'avais une vache / Elle est au salon, chantonna Mira, revigorée par la comptine de Jean Tardieu, et elle cria :

— On tente !

Les voici, la fille guidant la vache d'une baguette de noisetier jusqu'à la maison. Elle dut pousser péniblement Io pour l'aider à franchir la porte de la maison et quand la vache arriva dans le salon, le chat moquette quitta lestement le tapis. À présent, il fallait arranger un peu cet endroit si ennuyeux. Ici, installer la vache sur le grand canapé moelleux, et la queue de Io servant de pinceau, le tube framboise laissant couler une magnifique couleur, décorer le chat moquette de pois roses. Voici l'animal agité et miaulant, sortant les griffes, enfin vivant !

— Tu es tellement plus beau comme ça ! dit Mira.

— Meuh ! geint Io faiblement.

C'était le temps après l'action de comprendre comment les deux comparses en étaient arrivées là. La queue framboise de Io était tout ébouriffée et elle avait laissé sur le canapé une belle bouse odorante. Le salon bourgeois était terriblement dérangé et le chat blanc s'était réfugié tout honteux dans les plis du rideau cramoisi.

Quel désastre ! songea Mira, que le tube framboise ce soit trouvé au bord de la rivière, et elle ne put s'empêcher de chanter joyeusement le couplet : *Avanie et Framboise sont les mamelles du destin*, du facétieux Bobby La-pointe qu'elle ne se lassait pas d'écouter.

Ce simple tube de couleur avait suffi à tirer du convenu le salon trop bien tenu et à dissiper la torpeur du chat moquette. Maintenant, il sautait de place en place en laissant de jolies empreintes framboises et le tout formait un bien charmant tableau. Fière de son installation et ranimée par cette séance artistique improbable, la jeune fille prit quelques photos pour enrichir son book artistique, elle avait hâte de partager son portfolio avec ses amis.

Raccompagnant Io dans son pré, d'un pas énergique que sa créativité avait réveillé, Mira songea qu'un seul tube de couleur savait faire toute la différence entre une vie monotone et l'aventure d'un monde à créer.

Il était temps pour elle de quitter la maison, songea-t-elle, tandis qu'un cri perçant venant de la maison retentit. Se retournant vivement, elle vit la silhouette de sa tante qui gesticulait et hurlait dans sa direction. On l'aurait crue ivre ou prise de folie. Quelle idée de faire tout ce bazar pour un peu de peinture et la pièce était tellement plus classe comme ça. Martha ne comprenait vraiment rien à l'art contemporain et aux installations.

— Dommage ! soupira-t-elle.

Joëlle Caujolle

L'épuisement

Sur les genoux.....	3
Merci à tous les participants.....	4
Le septième jour.....	7
Réaction à chaud.....	8
Propagation.....	10
Compagnons de voyage.....	12
Le trottoir d'à côté.....	13
Tango adrénaline.....	15
Un tube de couleur framboise.....	17

À la suite de la relecture

La revue est longue à sortir, une des explications est la vigilance portée par notre relectrice. Elle pointe telle ou telle formule d'auteur qui lui semble suspecte ; on les conserve. Elle explique les erreurs les plus fréquentes, on les gomme. Nous apprenons ainsi des aspects esthétiques et typographiques :

- l'expression fautive *suite à* doit être remplacée par *à la suite de* ou *par suite de*. *Suite à la relecture*, *l'équipe peau-fine la revue*, devient : *À la suite de la relecture*, etc.

- de nombreux points de suspension ne semblent pas toujours justifiés ; les conserver pour représenter une phrase en suspens, un dialogue coupé, mais pas une action inachevée.

- une énumération avec *ni* ne mérite pas de virgule, puisque le liant est déjà présent.

- on ne met pas de virgule devant *et*, *ou*.

- aucune majuscule pour les fonctions (*maire, député, procureur, général*), une pour les titres (*le Maire de Paris, le Père Ubu*). Pour les établissements, s'il est unique dans son territoire, il mérite un nom propre (*l'Assemblée nationale*) sinon, il reste commun, sans majuscule (*les conseils départementaux*).

- éviter les expressions *mais aussi, mais également*. *Mais* s'utilise pour marquer une contradiction pas pour énumérer une liste.

- on ne commence pas une phrase par une conjonction de coordination comme *mais* ou *car*. Soit on supprime la conjonction, soit on transforme le point précédent en virgule.

Les avis donnés par la relectrice donnent un travail supplémentaire à l'équipe qui met la revue en page : quand les remarques sont retenues, une virgule en plus ou en moins allonge ou réduit le paragraphe et, au final, le saut de page. Pour compenser ces écarts, les illustrations sont agrandies ou rétrécies.

Les ultimes choix sont assumés par le directeur de publication, seule personne à qui les auteurs exprimeront leurs remerciements ou leur déception.